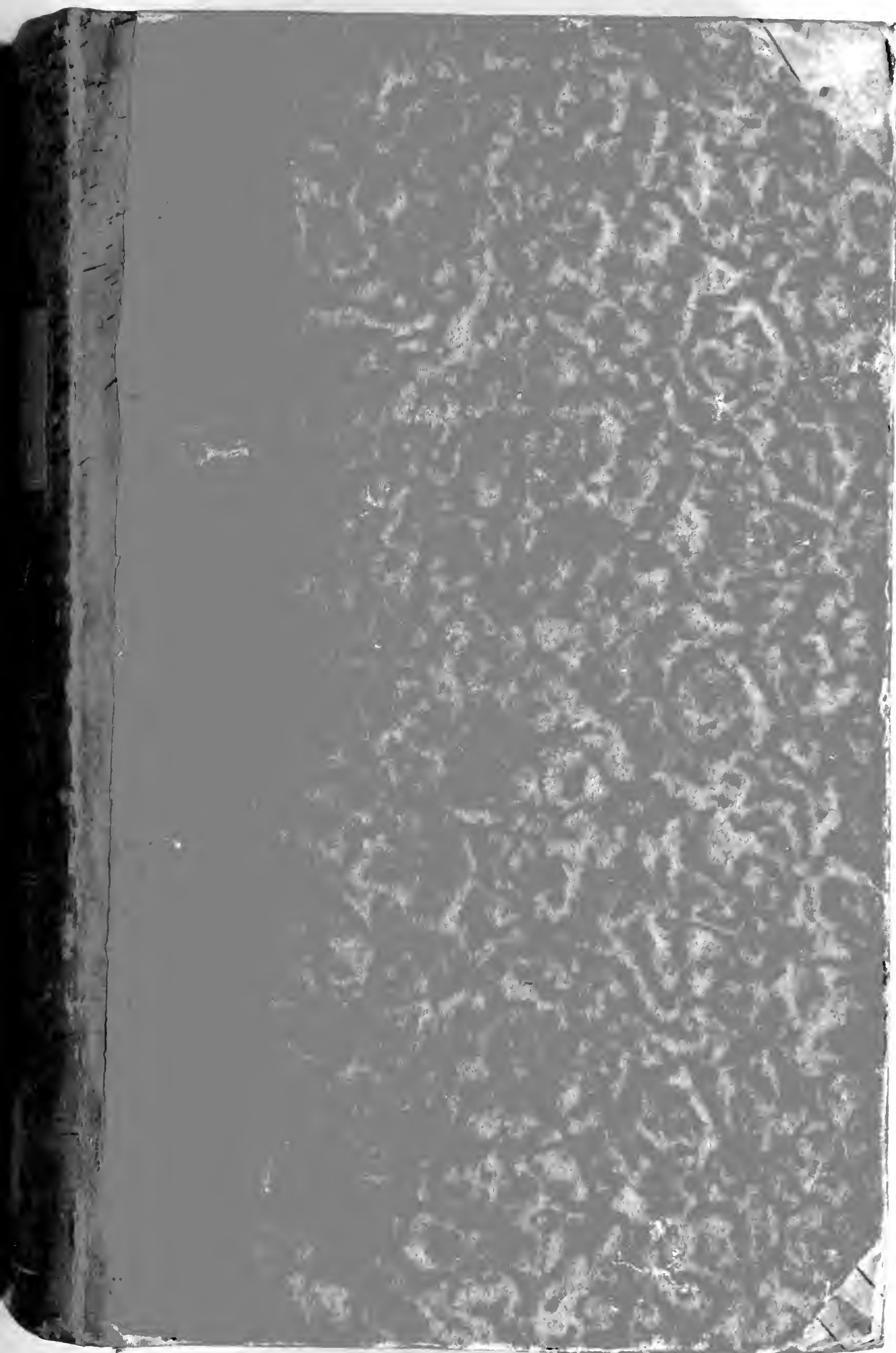
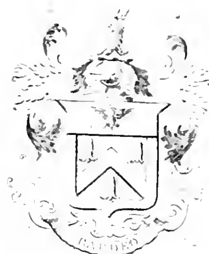


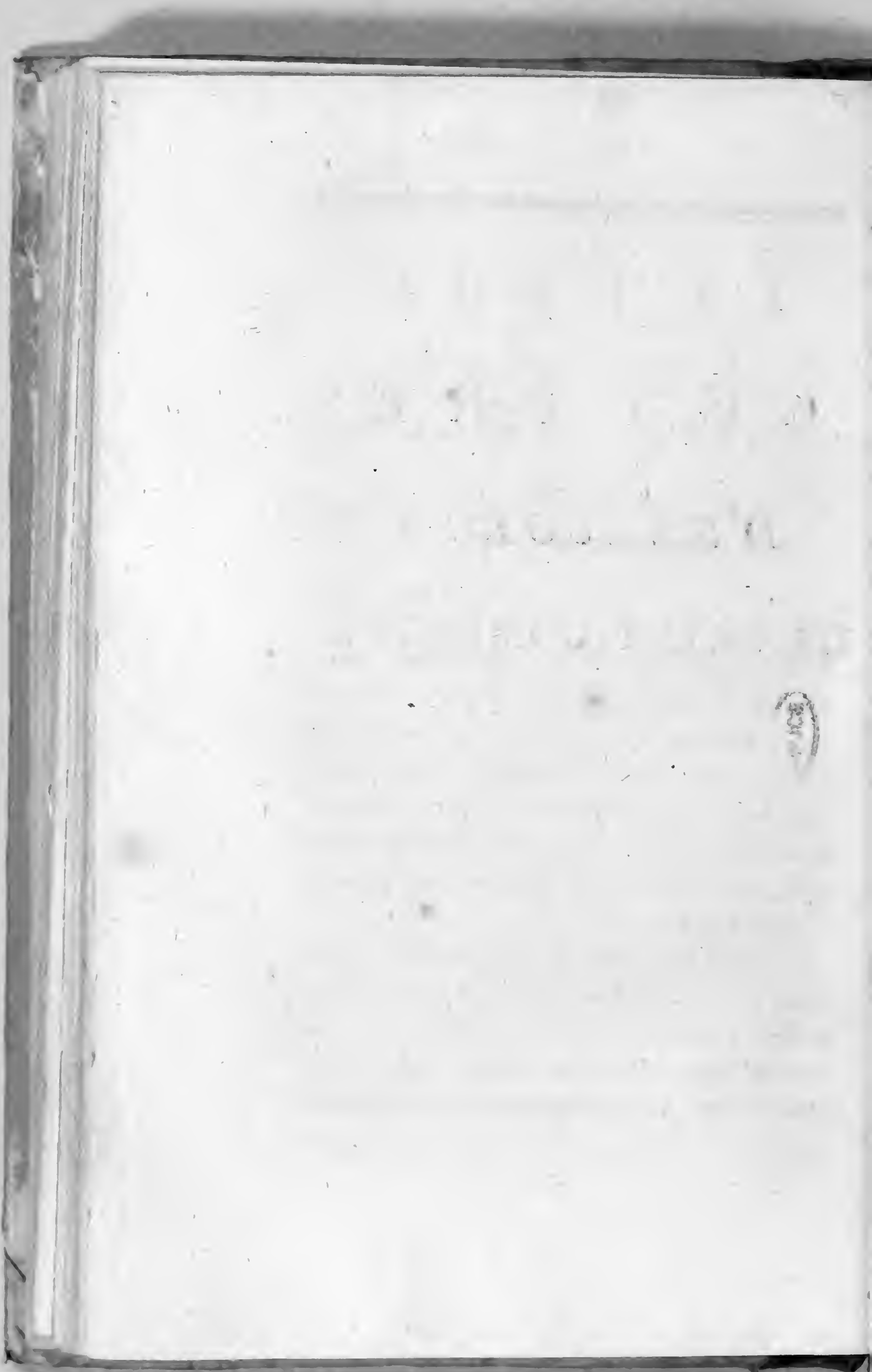
A 206



LETTRE

D'UN COLON

DE SAINT-DOMINGUE.



LETTRE

D'UN COLON DE SAINT-DOMINGUE, A UN DE SES AMIS.

Paris, 17 Thermidor, An 4e.

VOUS me demandez, mon cher ami, quel est le parti que nous avons à prendre pour arriver à la fin de nos maux. Je n'hésite pas à vous le dire; nous y touchons, si nous le voulons; oui, je vous le répète, il dépend absolument de nous de voir finir nos peines, et de commencer à réparer nos pertes.

Écoutez-moi, et disposé comme vous l'êtes à faire tous les sacrifices que le bien public exigera de vous, je ne doute nullement que vous ne fassiez celui d'un préjugé qui n'a plus aujourd'hui ni raison

ni excuse, et d'un ressentiment qui ne sert qu'à prolonger nos infortunes, et avec elles les désastres de Saint-Domingue.

De grandes plaies ont été faites à cette colonie. Pour être juste, il ne faut en accuser personne, il faut les regarder comme une suite inséparable du développement que la révolution française a donné aux grands principes qui constituent la dignité de l'espèce humaine. Ce développement a rencontré de plus grands obstacles dans les colonies qu'en France, et voilà aussi pourquoi les colonies ont plus souffert de la révolution qu'aucune autre partie de l'empire français.

Quelle est la véritable cause de nos maux? ayons le courage de nous l'avouer à nous mêmes : c'est la fausse opinion où nous avons été pendant long-tems, que les colonies ne pouvaient pas subsister sans l'esclavage. De-là nos guerres civiles : guerre avec les esclaves, que nous traitions de rébelles, parce que nous étions accoutumés à regarder l'es-

clavage comme un droit ; guerre avec les hommes de couleur libres, à qui nous refusions l'égalité politique, parce qu'un intermédiaire entre le colon blanc et l'esclave nous paraissait nécessaire au maintien de l'esclavage.

Tels étaient nos préjugés, et il faut convenir qu'une sorte de fatalité semblait, pour notre malheur, légitimer notre aveuglement : car ceux-là mêmes qui nous en ont fait un crime, l'ont partagé pendant un tems avec nous.

Ainsi Saint-Domingue était le théâtre d'une double guerre civile dont le caractère offre une singularité remarquable : c'est que tous les partis étaient fondés à prendre les armes. Les esclaves et les hommes de couleur libres avaient pour eux les droits sacrés et imprescriptibles de l'homme ; les colons blancs s'appuyaient sur une habitude que fortifiait la différence des localités, que la politique paraissait commander, et dont le pouvoir avait presque naturalisé aux

yeux mêmes des Européens l'infraction faite au premier droit de l'homme, puisqu'en condamnant l'esclavage, la France aidait les colons à remettre leurs esclaves sous le joug.

Mais qu'est-il arrivé? qu'un conflit inattendu de pouvoir a subitement amené l'une des plus terribles catastrophes qu'on ait jamais vues, et cette catastrophe a fait éclore d'un seul coup ce que les plus zélés philantropes n'avaient cru possible que par dégrés, l'abolition de l'esclavage dans les colonies.

Il fallait cette secousse pour changer nos idées; il fallait que l'esclavage des noirs fût aboli, pour que nous en reconnussions l'inutilité. C'est ainsi que nous avons reconnu l'inutilité du préjugé de la couleur dès l'instant que la loi du 4 avril a été rendue. Tant il est vrai qu'il ne faut jamais raisonner avec les préjugés!

L'esclavage des noirs nous semblait nécessaire, parce que la manie de l'or-

gueil et de l'intérêt nous faisait mettre
ur le compte de leur organisation par-
iculière ce qui était purement l'effet de
a servitude sous laquelle nos anciennes
ois les tenaient courbés Nous nous trom-
pions bien cruellement pour eux et bien
péniblement pour nous. Une expérience
rapide nous apprend que leurs facultés
morales se développent avec la plus grande
énergie : déjà ils nous égalent en vertus,
et dans peu d'années ils auront acquis
par l'instruction ce qui leur manque du
côté des talens et des connaissances.

L'homme est donc le même par-tout où il est libre, par-tout où il n'est point ravalé par d'injustes préjugés. O mon cher, quelle joie pour nous de retrouver des hommes, des frères, des amis, là où un régime barbare et contre nature ne nous laissait voir que des troupeaux de tigres jour et nuit altérés de notre sang !

Abjurons donc pour jamais de trop fatales erreurs. Jettons-nous dans les bras

de nos nouveaux concitoyens. Formons avec eux, et avec ceux dans les veines de qui notre sang se mêle au sang africain, un triple lien que le démon de la discorde désespère de rompre. Il sera beau d'offrir à l'univers le spectacle d'une famille aussi intéressante par son union, que par les différentes teintes que la nature a répandues sur les membres qui la composent. Effaçons jusqu'aux moindres traces de ces démêlés sanglans qui ont déchiré la plus belle des colonies. Que l'histoire elle-même oublie que nous fûmes ennemis, ou, si ses pages rappellent nos absurdes divisions, qu'en la lisant on ne puisse pas croire ce qu'elle en racontera aux races futures. Confondons toutes nos vaines distinctions sous le titre glorieux de *Citoyens Français*. Unissons nos forces pour repousser de notre isle nos véritables, nos implacables ennemis, les artisans cachés de nos maux, ces féroces Anglais, dont la sombre politique jalouse la prospérité de toutes les

nations, et dont la dévorante ambition voudrait envahir à force de destruction le commerce du monde entier. Unissons en même-tems nos travaux, pour faire renaître nos riches cultures des cendres qui couvrent le sol le plus fécond, et pour relever sur leurs ruines ces bâtimens somptueusement utiles, qui présentaient dans le nouveau monde aux regards de l'Européen étonné l'agriculture coloniale dans toute sa splendeur. Nos anciens cultivateurs sont prêts à nous prouver que l'amour de la patrie, ce mobile de l'homme libre, substitué à une crainte servile, est un aiguillon bien plus puissant pour les exciter au travail, que tout cet appareil de terreur dont les environnait le stupide système de l'esclavage. En un mot, laissons faire la liberté, l'égalité; elles portent avec elles le remède aux maux qu'elles causent. Embrassons sincèrement leur culte, et bientôt Saint-Domingue devenu tout français versera au sein de sa métropole des trésors in-

connus aux plus beaux jours de l'ancien régime.

Sur toutes choses, mon cher, rallions-nous fortement aux autorités qu'un gouvernement aussi sage que bien intentionné a créées pour notre colonie. Je vois bien ce qui vous retient : c'est le nom de *Sonthonax*. Eh quoi seriez-vous donc assez peu philosophe pour ne pas savoir apprécier l'ascendant d'une révolution, ou assez peu généreux pour ne pas avoir la force d'immoler vos ressentimens au bien de la patrie ? Ignoreriez-vous que le tourbillon révolutionnaire maîtrise les évènemens, et entraîne quelquefois malgré lui aux plus fortes détonations politiques l'administrateur le plus sage et le plus modéré ? A la vue des coups portés à notre caste par *Sonthonax* dans les tems postérieurs de sa première mission, je l'ai cru coupable, et je me suis rendu son accusateur. Il faut vous l'avouer : le sentiment de l'injustice que mes ennemis lui avaient fait commettre envers moi,

ne me disposait que trop à le juger défavorablement. La pointe de mon malheur s'est émoussée avec le tems, et le calme rendu à mon esprit m'a permis de réfléchir. Je me suis dit : *Sonthonax* est tombé à mon égard dans une bien grande erreur ; pourquoi ne me tromperais-je pas aussi sur son compte ? Cette seule réflexion m'a conduit à l'état d'impartialité où je suis. Dégagé de toute personnalité, de tout esprit de parti, je ne vois plus dans *Sonthonax* l'homme qui m'a déporté ; j'y vois l'homme qui a fait faire un grand pas à la révolution dans l'autre hémisphère. Un tel homme ne peut qu'être l'ami de la France, berceau et foyer de cette révolution : et en effet vous êtes forcé de convenir, d'après les dernières nouvelles, que les Anglais, dont on le disait l'agent et le coopérateur, n'ont pas d'ennemi plns déterminé que lui. Dès-lors qu'importent les torts qu'il peut avoir envers quelques individus, s'il n'en a point envers la patrie ? n'envisageons

qu'elle, mon cher ; n'ayons plus qu'une seule passion, celle de faire triompher notre mère commune de tous ses ennemis, et regardons comme nos amis tous ceux qui nous aideront dans cette noble entreprise. *Sonthonax* veut-il la gloire, le bonheur de la France ? De cela seul il est notre homme, et nous devons nous ranger autour de lui. Belle question que celle de savoir lequel des différens partis qui ont bouleversé Saint-Domingue, est le seul coupable, ou le premier coupable, ou le plus coupable ! Eh que faisons-nous autre chose, pendant que nous agitons cette question insipide, qu'attiser de plus en plus le feu de nos haines et de nos dissentions ? Étouffons, il en est tems, toutes ces abominables querelles, et pour que notre retour à des sentimens de paix et de réconciliation soit bien prononcé, commençons par faire le sacrifice de celui de tous nos ressentimens qui nous coûte le plus à éteindre. En agissant de concert avec *Sonthonax*

pour le rétablissement de Saint-Domingue, nous nous vengerons bien mieux des injures du sort qui nous a si cruellement poursuivis, que nous ne le pourrions par l'opiniâtreté la plus invincible à faire retentir l'univers de nos plaintes. C'est la seule vengeance qui convienne à des hommes sensés. Quand un ouragan furieux imprime à nos climats ses affreux ravages, nous sommes tentés d'accuser la nature d'être devenue marâtre envers ses enfans ; mais, après ces jours de deuil et d'effroi, se montre-t-elle plus libérale envers nous ? nos murmures font place à la reconnaissance, et nous ne songeons plus qu'à jouir de ses bienfaits.

Il me reste à vous donner un dernier conseil, mon cher ami : c'est de vous rapprocher de la députation de Saint Domingue : en la voyant, vous sentirez, comme moi, le reste de vos préjugés s'évanouir, et une douce confiance, avant-coureur d'une réunion parfaite, amortira chez vous cette haine machinale qu'on porte

à ceux que l'on ne connaît pas, lorsqu'on croit y trouver des ennemis.

Je vous ai ouvert mon cœur sans réserve. Mes conseils ne sauraient vous être suspects : ce sont ceux d'un colon créole et propriétaire, doublement intéressé au salut de son pays. Heureux, si je réussis à fixer vos irrésolutions !

Adieu. Souvenez-vous, au reste, qu'on nous a accusés de viser à rendre notre colonie indépendante : projet absurde ; projet qui, s'il a jamais existé, n'a pu tomber que dans la tête de quelques insensés ; projet perfide, dont l'exécution, si elle était possible, tendrait à nous rendre plus que jamais dépendans, non pas de la France, mais bien de l'Angleterre, qui ne manquerait pas de nous asservir dès que nous serions livrés à nous-mêmes. Montrons-nous de vrais français en secondant les efforts de ceux que le gouvernement a envoyés à Saint-Domingue pour rattacher cette colonie à la France. C'est le plus sûr moyen de faire tomber pour toujours cette

odieuse imputation, qui a été entre les mains de nos ennemis l'arme la plus dangereuse, parce qu'elle était empoisonnée avec tout l'art que l'animosité sait donner à l'esprit de parti. Adieu derechef.

Tout à vous.

Signé, LARCHEVESQUE-THIBAUD.

De l'Imprimerie de Ch. Desbriere, rue et place Ste.-Croix, Chaussée d'Antin.

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

RAPPORT

FAIT

Au nom de la Commission des Colonies-Occidentales (1),

SUR

LA SITUATION DE L'ISLE SAINT-DOMINGUE,

PAR MAREC.

Séance du 11 Ventôse an 5.

CITOYENS REPRÉSENTANS,

L'IMPORTANCE des colonies françaises de l'Amérique ne sauroit être contestée. Ce sont les plus riches, les plus fertiles, les plus productives qu'aucune puissance de l'Europe

(1) Composée des représentans *Bergoing*, *Villers*, *Marec*, *Garran-Coulon*, *Lecointe*, *Eschasseriaux aîné* & *Riou*.

